poètes aussi. Ce sont eux, en effet, qui ont raconté aux hommes ces histoires fictives qu'ils ont composées et qu'ils continuent de raconter.

– Quelles sont donc ces histoires, dit-il, et que trouves-tu à leur reprocher ?

– Ce qu'il faut, dis-je, d'abord et par-dessus tout leur reprocher, c'est-à-dire le fait que l'on y mente d'une manière qui ne convient pas.

– **[377e]** De quoi s'agit-il ?

– Lorsqu'on représente mal dans leur discours ce que sont les dieux et les héros, comme lorsqu'un dessinateur dessine des choses qui ne ressemblent aucunement à ce à quoi il souhaitait les faire ressembler en les dessinant.

– On a raison, dit-il, de blâmer de telles représentations, mais comment l'entendons-nous et de quelles représentations parlons-nous ?

– Pour commencer, repris-je, c'est bien le mensonge le plus considérable que le mensonge de celui qui, parlant des êtres les plus élevés, s'exprime fallacieusement de manière inappropriée, en rapportant comment Ouranos a commis[99] les actes que Hésiode lui attribue, et comment Cronos à son tour se serait vengé. **[378a]** Quant aux actes accomplis par Cronos et à ce qu'il subit de la part de son fils, même si c'était vrai, je ne croirais pas qu'il convienne de les raconter à la légère à ceux qui sont dépourvus de jugement et qui sont jeunes. Je crois qu'il vaut mieux les passer sous silence[100] et, s'il devient nécessaire d'en parler, de les divulguer au plus petit nombre et en gardant le secret, après avoir offert en sacrifice, à la place d'un porc, quelque victime de choix difficile à trouver, de manière que le moins de gens possible aient l'occasion de les entendre.

– Oui, en effet, dit-il, ces récits-là sont choquants.

– Et il ne convient pas, Adimante, de les raconter **[378b]** dans notre cité[101], pas plus qu'il ne convient de dire à un jeune auditeur qu'en commettant les crimes les plus graves, il ne fait rien qui puisse scandaliser, et qu'en malmenant de toutes les façons un père lui-même injuste[102], il

ne fait que se conformer à l'exemple des premiers et des plus grands dieux.

– Non, par Zeus, dit-il, à moi non plus, cela ne me semble pas des choses appropriées à dire.

– Il ne faut pas raconter non plus, repris-je, absolument pas, que les dieux font la guerre aux dieux[103], qu'ils se tendent des pièges, qu'ils se battent – rien de cela en effet n'est vrai – **[378c]** si nous voulons que les futurs gardiens de la cité considèrent comme le déshonneur le plus grand de se traiter mutuellement d'ennemis à la légère. Ces histoires de combats de géants[104], et toutes ces querelles de toutes sortes, qui conduisent des dieux et des héros à affronter leurs proches et ceux de leur entourage, qu'on évite de les raconter et de les représenter en peinture. Si nous voulons au contraire les persuader que jamais un citoyen n'a considéré un autre citoyen comme son ennemi, et que cela serait chose impie, alors que telles soient les histoires que les vieux et les vieilles **[378d]** doivent rapidement préférer pour les enfants. Une fois qu'ils seront devenus adultes, que les poètes continuent de composer pour eux des récits fidèles à ces paroles. Mais de raconter que Héra a été enchaînée[105] par son fils, que Héphaïstos a été jeté dans un précipice par son père parce qu'il avait voulu protéger sa mère assaillie de coups, et tous ces combats de dieux que Homère a mis dans ses poèmes, cela, il ne faut pas l'admettre dans la cité, que ces poèmes aient été composés ou non avec une intention allégorique[106]. Car un jeune n'est pas en mesure de discerner une intention allégorique de ce qui n'en possède pas, et ce qu'il ressent à son âge, en formant ses opinions, a tendance à devenir ineffaçable **[378e]** et immuable. C'est sans doute la raison pour laquelle il convient par-dessus tout de composer les premières histoires qu'ils entendent comme des récits superbement racontés en vue de les disposer à la vertu.

– Cela est raisonnable, dit-il, mais si on nous demandait encore ce que nous entendons par là et quels sont ces récits[107], que dirions-nous ? »

Je lui répondis :

« Adimante, dans la situation présente, nous ne sommes pas poètes, ni toi ni moi, **[379a]** mais fondateurs de cité[108]. Aux fondateurs il revient de connaître les modèles[109] suivant lesquels les poètes doivent composer leurs récits ; s'ils s'écartent de ces modèles en composant, il ne faut pas les laisser faire, mais il n'appartient pas aux fondateurs de composer eux-mêmes les récits.

– C'est juste, dit-il. Mais pour ce qui concerne cette question, les modèles à suivre pour les discours sur les dieux[110], quels seraient-ils ?

– Ils seraient à peu près les suivants, dis-je. Il faut toujours représenter le dieu tel qu'il est[111], qu'on le présente dans une composition épique, dans des vers lyriques ou dans une tragédie.

– Il le faut, en effet.

– Par conséquent, le dieu est réellement bon[112] **[379b]**, et c'est ainsi qu'il faut en parler ?

– Sans doute.

– Mais rien de ce qui est bon n'est nuisible, n'est-ce pas ?

– C'est mon avis.

– Or, ce qui n'est pas nuisible nuit-il ?

– En aucune manière.

– Mais ce qui ne nuit pas fait-il du mal ?

– Cela n'en fait pas.

– Ce qui ne produit aucun mal ne saurait être non plus la cause d'aucun mal[113] ?

– Comment, en effet ?

– Mais quoi, ce qui est bon est-il bienfaisant ?

– Oui.

– C'est donc la cause de ce qui se fait de bien ?

– Oui.

– Donc, le bien n'est pas la cause de toute chose, mais il est la cause des choses qui sont bonnes, il n'est pas la cause des maux.

– Absolument, **[379c]** dit-il.

– Par conséquent, repris-je, le dieu, puisqu'il est bon, ne serait pas non plus – comme la plupart des gens le disent – la cause de tout, mais il n'est la cause que d'un petit

nombre de choses qui adviennent aux êtres humains, et de la plus grande part, il n'en est pas la cause. Car pour nous, les biens sont en nombre[114] beaucoup plus restreint que les maux : pour les biens, il ne faut chercher aucune autre cause que lui, mais pour les maux, il faut en chercher d'autres causes[115] et ne pas en rendre le dieu responsable.

– Tu me sembles dire des choses tout à fait vraies, dit-il.

– Dès lors, repris-je, il ne faut pas accepter de la part d'Homère[116], ni d'un autre poète, qu'il commette au sujet des dieux l'erreur suivante, **[379d]** erreur qu'il exprime absurdement :

Deux jarres sont disposées sur le seuil de Zeus
remplies de sorts, l'une de sorts heureux, l'autre de sorts malheureux.

« Et celui à qui Zeus donne un mélange de l'une et de l'autre

tantôt, il se trouve en présence du mal, tantôt il se trouve en présence du bien

« mais celui qui ne reçoit que la deuxième jarre, sans mélange

la faim mauvaise le poursuit sur la terre divine.

« **[379e]** Et en ajoutant que

Zeus est pour nous le dispensateur qui alloue les sorts heureux et malheureux.

« De même pour la violation des serments et des trêves, dont Pandaros[117] s'est rendu coupable, si quelqu'un affirme qu'il l'a commise sous l'emprise d'Athéna ou de Zeus, nous ne l'approuverons pas, pas plus que si on impute à Thémis et à Zeus la **[380a]** querelle et le jugement des déesses[118]. Il ne sera pas non plus permis que les